

Voyage au royaume des Shéhérazade emprisonnées



25 mai 12 - Dans les prisons libanaises, des ateliers de dramathérapie transforment les femmes en conteuses des *Mille et une nuits*.

Des femmes détenues lors d'une séance de dramathérapie. © Dalia Khamissy /CATHARSIS-ICDT / Baabda / avril 2012

Nada Merhi, de retour de Baabda/InfoSud - « Bienvenue dans notre Royaume de Baabda, là où nous, les Schéhérazade, sommes installées. (...) Nous allons vous présenter un spectacle sur l'ambiance des 1001 détentions, inspirées des 1001 nuits que nous avons passées ici. » Dans l'enceinte du minuscule bâtiment aux murs grisâtres et défraîchis de la prison pour femmes de Baabda, à l'est de Beyrouth, au Liban, où habituellement les journées s'étirent en longueur, une quinzaine de détenues oublie l'espace d'un spectacle de deux heures leur condition de prisonnières. En ce jour d'avril, elles vont à la rencontre de leur public, soit une cinquantaine de spectateurs à chacune des douze représentations, et se transforment le temps du spectacle en « Schéhérazade », la princesse des *Mille et une nuits* qui raconte une histoire sans fin.



La scène du mariage du spectacle « Schéhérazade »
© Dalia Khamissy /CATHARSIS-ICDT / Baabda / avril 2012

A la seule différence près que leurs contes, à elles, ne sont pas féériques et ne font pas rêver. Loin de là. En fait, elles racontent leur quotidien dans l'enclos de ce bâtiment vétuste, où les journées se ressemblent un peu trop, où le soleil et la lumière du jour sont observés à travers une grande fenêtre à barreaux, où il est « interdit » de « toucher à la télécommande », d'« avoir un briquet » ou « un téléphone portable », de « tomber malade après 17h », de « mettre des boucles d'oreilles », de « se maquiller », de « porter des talons »... et où « la promenade » se résume à une petite salle au dernier étage qui sert à tout faire.

Mais les contes des Schéhérazade parlent surtout des souffrances de ces prisonnières, de leur triste enfance, de leurs crimes ou de leurs délits, et de leur condition de femmes dans une société patriarcale. De ces sketches, ressort aussi l'histoire récurrente de familles disloquées par l'absence de la mère. Quand les cris se mêlent aux rires, et la danse aux chansons, alors les prisonnières livrent des souvenirs douloureux, entre abus en tout genre et violences.

Conditions difficiles

La pièce *Schéhérazade* est l'aboutissement des ateliers de dramathérapie initiés en juillet 2011 à la prison de Baabda par Zeina Daccache, actrice libanaise, dramathérapeute et directrice exécutive de [Catharsis](#), une association à but non lucratif spécialisée en dramathérapie au Liban et au Moyen-Orient. « Nous sommes intervenus à la demande des prisonnières elles-mêmes, explique-t-elle. Elles se sont plaintes de la négligence dont elles sont victimes, faisant remarquer que toute l'attention est accordée aux prisonniers de Roumieh (la plus grande prison du Liban, située dans le Metn à l'est de Beyrouth, où les détenus mènent souvent des mutineries pour protester contre les conditions de vie au sein de la prison, ndlr). »

« Les prisonnières avaient visionné le documentaire du spectacle "12 Libanais en colère" que nous avons présenté à Roumieh en 2009, dans le cadre du projet de dramathérapie, indique Zeina Daccache. Je ne pouvais pas rester indifférente face à l'enthousiasme de ces femmes. » Après le feu vert des autorités libanaises, le projet à la prison de Baabda a pu être réalisé grâce à un financement de la fondation suisse [Drosos](#).



Les "Schéhérazade" de la prison de Baabda

© Dalia Khamissy /CATHARSIS-ICDT / Baabda / avril 2012

Les conditions de travail à la prison des femmes étaient toutefois difficiles. « Le bâtiment est trop petit, remarque la metteuse en scène. Le seul endroit où nous pouvions réunir les femmes qui désiraient suivre les sessions est le seul espace dont elles disposent pour accomplir leurs tâches (vaisselle, linge, etc.). Donc, nous ne pouvions pas être isolées de l'ambiance de la prison comme c'était le cas à Roumieh, où on avait mis à notre disposition une salle à part. » Malgré ce handicap, les quelque quarante femmes - sur 70 prisonnières - ayant suivi les sessions affirment toutes en avoir

tiré une expérience positive. Elles parlent d'une « renaissance », d'une « volonté de changer » et de « liberté ».

Humanité et solidarité

« Zeina nous a restitué notre humanité, confie Fatma, qui a recouvré sa liberté récemment, au terme de quatorze années d'emprisonnement. Pour la première fois depuis une longue période, les gens posent sur nous un regard humain. Ils n'ont plus peur à notre approche. Ils ont compris que nous ne sommes pas que de "méchantes criminelles", mais aussi des femmes victimes d'une injustice sociale. Vous savez, nous aussi nous avons peur de ce qui nous attend dehors. » Elle poursuit : « J'ai suivi les sessions pendant deux mois, puis je me suis retirée. J'ai eu peur, parce que Zeina a commencé à toucher des points sensibles de notre vie et de notre personnalité. Quatre mois plus tard, lors d'une conversation avec Zeina, j'ai décidé de reprendre les sessions. C'était un tournant dans ma vie. J'ai compris qu'en participant au spectacle, je pouvais faire entendre ma voix. C'était un défi que j'avais à relever, parce que cela signifiait que je devais faire face à des gens de l'extérieur, qui ont des préjugés sur les prisonniers. »



A travers les barreaux de la prison, une « Schéhérazade » s'adresse à une petite fille qu'elle voit au loin et qu'elle imagine être la sienne

© Dalia Khamissy /CATHARSIS-ICDT / Baabda / avril 2012

« Au début, j'ai refusé de prendre part à ces sessions », reconnaît Victoria, accusée de meurtre et condamnée à dix-huit ans de prison. « Je purge ma peine depuis huit années. Avant les sessions, je passais tout mon temps dans la cellule où je faisais des colifichets que je vendais aux autres prisonnières. Mais je ne voulais pas rester avec les autres. Puis j'ai essayé une fois et l'idée m'a plu. Ces sessions m'ont appris la solidarité. »

« Moi, elles m'ont appris le partage, renchérit Fatma. Auparavant, je n'avais jamais rien partagé avec les autres. Ces séances m'ont permis de réaliser à quel point nous pouvons faire une différence dans la vie des autres. Lorsque je retrouverai ma liberté, je voudrais, à l'instar de Zeina, essayer d'aider les autres à se sentir mieux. Par ailleurs, ces séances m'ont aidé à m'exprimer librement. »

Mariam est accusée d'avoir passé sous silence le parricide qu'a commis son fils. « J'avais l'habitude de tout taire, raconte-t-elle. Je ne disais rien à personne. J'avais peur de dévoiler mes sentiments, de dénoncer mon mari qui me violentait et qui abusait sexuellement de mon fils et de ma fille. Zeina m'a aidé à prendre conscience de l'importance de faire entendre ma voix. C'est entre ces murs que j'ai appris le vrai sens de la liberté. J'ai appris que les barreaux ne font pas une prison. »

La dramathérapie au Liban

Engagée dans l'humanitaire depuis son adolescence, Zeina Daccache a introduit la dramathérapie dans les prisons au Liban en 2008. Il s'agit d'une thérapie par le biais du théâtre. « J'ai constaté que c'est une technique qui réussit au sein des prisons. Les "jeux" que nous faisons permettent aux prisonniers de prendre conscience de leur condition et de parler de sujets qu'ils n'avaient jamais pensé pouvoir évoquer avec quiconque. »

En 1999, lors d'une tournée en Italie, Zeina Daccache rencontre Armando Punzo, metteur en scène italien qui travaille depuis plus de vingt-cinq ans avec des détenus à la prison de Volterra, en Toscane. Trois ans plus tard, elle reprend contact avec le metteur en scène italien et suit avec lui une formation de plusieurs mois. Il a toutefois fallu attendre 2007 pour que le projet de dramathérapie prenne forme au Liban. A cette date, la jeune actrice soumet son projet à l'Union européenne qui le sélectionne, mais c'est au refus des autorités libanaises concernées qu'elle a été confrontée. Les raisons avancées étaient « le manque d'effectifs pour assurer la sécurité » ou encore « le surpeuplement dans les prisons ». Mais avec l'aide du parlementaire Ghassan Moukheiber, elle réussit enfin à introduire la dramathérapie à la prison de Roumieh, en 2008. À ce jour, plus de 400 détenus de Roumieh en ont bénéficié.

NM/IS